

ZÜRICH – BUDAPEST

VON BAPTISTE GAILLARD

Hinfahrt:	Mo, 9.11.2015
Zug ab:	21.40
Zug an:	09.04
Fahrzeit:	1h 24 min
Zug:	EuroNight 60467
Rückfahrt:	Di, 10.11.2015

Invité à écrire pour le numéro Nachtzüge de la HKB-Zeitung, je me suis intéressé au phénomène d'extinction. Mes fantasmes et mon regard m'ont amené à noter tantôt des impressions, tantôt des étonnements, tantôt des voix qui me sont parvenues, toujours relativement à la fragilité et à l'éphémère de ce qui nous entoure. J'ai fait de l'extinction le motif d'une écriture dont la grammaire serait tantôt instable et tantôt relativement bien posée.

Le texte est constitué de fragments qui dans leur succession tournent autour de ce motif sans jamais parvenir à l'épuiser. Il est ponctué à intervalles réguliers de brefs morceaux sélectionnés et extraits d'un manuel pratique ayant pour sujet les bonzaïs (Nobukichi Koide, Saburo Kato, Fusazo Takeyama, Bonzai: Arbres miniatures japonais, Fribourg: Office du Livre, 1985). Ces insertions me permettent de commenter par la bande l'activité même du texte, et lui donner un contrechamp.

Ces notes de voyage serviront de base pour un projet plus général à venir, comme s'il s'agissait d'une sorte d'émulsion censée gonfler pour découvrir toutes les variations d'espace qui la contraignent.

Notes pour Extinctions

Durant la nuit, la dérive se traduit par d'innombrables mouvements, reportés des rails aux couchettes, puis des couchettes dans la peau. C'est une sorte de transcription physique, les yeux fermés, du monde au corps. L'état du trouble. Sitôt la lumière du jour revenue, par la fenêtre, la dérive devient un mouvement partout du regard, un effet d'imaginaire et de projection: une multiplication d'ici en tous points ailleurs.

La quiétude des marais.

Quand je suis envahi de pensées du manque (dans une seule direction, comme par un vent ininterrompu) je ne sais pas si elles m'aident à mieux éprouver mon corps (ici maintenant) ou si au contraire elles me maintiennent en exil. Quand je m'arrêterai, le sang cessera de pulser dans mon corps et tout sera soudain calme. Pour la première fois le frottement à l'intérieur aura cessé, les parois veinées au repos jusque dans mes extrémités. Mais je ne connaîtrai pas cette sensation. Pour moi le niveau zéro des activités (la tare au calme de mon existence) comprend cet incessant frottement.

branches recourbées ou suspendues

Concassage d'un mou (la masse se déporte à gauche, puis à droite, échappant au surplus de pression qui la ferait céder). En campagne ou en forêt, âges et contrastes: il faut sectionner sans relâche chaque partie qui dépasse, ou corriger par ligatures.

Est-ce que ma vie n'est pas une masse inerte au cœur d'un vol de mouches? Quand je m'arrête, j'observe les rondes de minuscules, le parcours d'un ver au plafond, les grésillements dehors (toutes les fissures, matelasser le bas). Alors que je me couche, le mouvement régulier à droite à gauche du ventilateur. Aucun travail ne m'attend, aucune action ne semble compter, je peux tout aussi bien rester dans un recul percevant. Trajectoires, dehors

la nuit, ici la lampe allumée appelle, et chaque portion est susceptible d'invasion.

Mégavégétation noueuse, origination des goûts dans le palais (quelque chose comme du fantôme dans un réseau touffu de sensilles). Le goût du massépain, la cuisine de tante Madeleine, cette économie familiale, des cabanes en bois où se réunissent des groupes communautaires (à l'image des ancêtres obligés de vivre dans de minuscules appartements; réduits en terre, aspirant la vase).

dans un petit plateau pour donner l'impression d'une forêt au bord de la route

Racines et branches se prolongent, s'emmêlent et s'embranchent, quelque chose d'une force pulse au dedans. Un contour se dessine cependant (les ultraviolets dépassent la nuit), une forme se fige. Tout bouge dehors, mais ponctuellement l'extension ralentit. Il se produit en silence quelque chose comme une pétrification. Lentement l'apex et ses contours. Après un temps de brouillement, de longues plages désertes, des formes durées, qui après avoir cherché leurs espaces s'établissent sur une base constante. L'extrémité fait boule des racines.

Un ressac opère.

Fabienne Raphoz (je crois) a écrit sur l'extinction massive d'espèces qui nous entourent et pourrait à notre échelle paraître relativement lente; elle nous rappelle qu'à l'échelle géologique, c'est comme la fin d'un moment de vie très bref, une fin encore plus soudaine, à peine un claquement de doigts pour que s'établisse le silence (notamment: les oiseaux qui se taisent laissent de vastes espaces un moment désolés, et puis bientôt ce ne sera plus rien, ne laissant que de l'oubli. Aucune revanche sous forme d'histoires ne saurait racheter). Durcir rend l'humidification, toute négligence.

Le matin quand je regarde dans le miroir après le réveil, juste avant ma douche, la lumière semble m'impressionner plus que d'habitude (certains additionnent la peau). Je ferme les yeux lentement, presque encore endormi, et je me vois, en figure inversée, de manière très détaillée. Mon image du réel semble s'incruster dans une temporalité de rêve.

Encodémique.

Solde des matières, toutes les formes résiduelles de l'inassimilé. Les pensées, comme des caillots dans un système vasculaire, produisent arrêts et bouchons. La dose de liquides d'un petit tas. Des entités opaques perturbent les transparences.

deux troncs d'une même racine

Arrivé à ce point de psychothérapie, je trouve les pistes pourtant longuement poursuivies se perdant dans un désert (jusqu'à disparaître par amenuisement ou à se démultiplier au point d'occuper toutes les portions d'espace qui s'offrent à mon regard) à quel moment l'amenuisement devient-il effectivement disparition? Il me semble parfois n'avoir jamais cette impression: à force de concentration, les formes rémanentes de l'ob-

jet si souvent scruté perdurent, et la frontière entre le presque rien encore quelque chose et le presque rien déjà projection n'est pas très claire). Genre de vastes cercles de terre piétinée en tous sens, dans lequel rien ne semble pouvoir faire direction.

L'extinction au cinéma des sens autour, je reste pétrifié dans un froid. Le film apparaît, comme une brûlure des sens, puis s'éteint. Je sens longtemps encore le toucher des fantômes. Le dépoussiéré au soleil. La fréquence dépend, de plus en plus lourde.

d'une racine aérienne l'impression de troncs multiples

Les chercheurs ont bétonné la fourmière (des litres se répandent et s'agglomèrent) puis ont déblayé la terre à la pelle et au pinceau autour de la structure pétrifiée. Une vaste cité se dévoile un peu plus à chaque étape de l'excavation, une cathédrale miniature, faisant penser à l'ouvrage d'espèces aliens. La nef centrale est prolongée par des expansions irrégulières, des chambres répétitives, des sas et des cocons de formes variées. D'au-tres cavités plus grandes encore succèdent aux boyaux de fuite. Tous les espaces, vides avant, sont maintenant pleins. Le labyrinthe le plus terrible est une succession d'espaces sans cloisons ni butées. Ce n'est pas toute la terre enlevée, ce qui fut parois, qui donne le vertige, mais la force continue d'appel qu'il y a dans un espace sans cesse plus profond, et que l'on ne peut s'imaginer. Des occurrences de maladies. Avant le bétonnage: Le réseau ouvert des couloirs et des embranchements, l'extension continue sans repère sinon parfois par accident, par exemple lorsqu'une racine ou un déchet enterré fait irruption dans le réseau des couloirs. Judicieusement, la place est essentielle. Le dédale se poursuit: sans doute des foules d'individus dans certaines loges, des espaces délaissés comme des réserves ailleurs. L'orientation dans le même est phéromonale (rien ne se retrouve ici par la vision). Des intérieurs complètement développés noircissent sous l'action d'un poison. Après le bétonnage: la forme est figée comme un reliquat, le lieu de vie apparaît comme un vaisseau. Quel est le schéma distributeur à l'origine de cet ouvrage collectif? Que se passe-t-il ailleurs en cet instant? Des noirs complètement développés. Regards vers les étoiles, pour un vertige par contraste dans la simultanéité. À l'échelle d'une fourmi, l'observation de cette structure bétonnée semble anxiogène. Devant moi un méandre voisine dans l'espace une autre cavité, qui n'est pourtant accessible qu'au prix d'un long détour, par de nombreuses galeries, tout un circuit, et c'est toujours le même espace quand même. Les localisations les plus excentrées sont à la base de considérations fantasmatiques. Quelque chose de musical se dégage des structures excavées. Une chaotique de sons à imaginer, mélange de souffles et d'incisions, boucles irrégulières, mathématique des fluides. Des zones de terre où aucune galerie n'a été forée